

## Entre deux lignes d'un poème

Frédéric Karinthy

Volume 2, Number 2 (8), March–April 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59708ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Karinthy, F. (1960). Entre deux lignes d'un poème. *Liberté*, 2(2), 105–108.

# Entre deux lignes d'un poème

FREDERIC KARINTHY

*"Er wirft den Handschuh ins Gesicht  
Den Dank, Dame, begehrt ich nicht."*

Mais il lui jette le gant au visage:  
Votre merci, Madame, je n'en veux pas.

SCHILLER (*Le Gant*)

Maintenant j'y suis. Cette lourde, chaude vague de sang qui tout à l'heure, il y a une seconde seulement, a afflué dans ma tête, brusquement s'est retirée maintenant, et à présent je dois être sûrement très pâle et tranquille.

---

N.D.L.R. — LIBERTE 60 a le plaisir exceptionnel de présenter, en premier, à ses lecteurs, la traduction d'une nouvelle, inédite en français, du grand écrivain hongrois Frédéric Karinty (1888-1938).

Le traducteur Jean Petrik, Canadien d'origine hongroise, s'est donné entièrement à la tâche difficile de nous révéler quelques écrivains célèbres de Hongrie dont Karinty, Molnar et Sandor Török. Nous le remercions de ce privilège qu'il nous accorde. Car nous n'ignorons pas l'importance d'un tel apport pour une revue canadienne. Il n'est que juste, croyons-nous, de permettre aux Canadiens ayant une autre culture, de s'exprimer et de sentir ainsi moins vivement leur solitude. Leur collaboration ne pourra que nous enrichir.

Une note de Jean Petrik nous fait mieux saisir l'originalité du style de Karinty et la difficulté d'une telle traduction: "*Traduire Karinty n'est pas chose aisée. Il a un style caractéristique, qui s'adapte à ses sentiments, qui les met en relief, et qui — pour cela même — change d'un récit à l'autre. Ce style, empreint de bizarrerie et s'éloignant fortement de la linguistique classique, pourrait — nous le reconnaissons — révolter un puriste. Souvent Karinty est tellement emporté par ses sentiments et il est si pressé pour nous les dire, tels qu'ils sont, dès leur arrivée à la surface de sa conscience, dans l'état primitif de leur idéation, qu'en ces moments-là, il est prêt à enfreindre les règles mêmes de la syntaxe.*

*"Il faut donc que nous avertissions le lecteur que l'étrangeté du style, la composition souvent inhabituelle de certaines phrases, la bizarrerie de certaines tournures, les inversions, etc. . . qui pourront être imputées à une gaucherie de la traduction — sont voulues. Elles apparaissent également dans le texte original, pouvant susciter l'étonnement et parfois un certain malaise . . ."*

Et je suis, en effet, tranquille, car j'ai besoin d'un coup d'oeil net, clair et très aigu.

Je dois partager parcimonieusement deux secondes en trois parties — lentement je dois me diriger vers le point central de l'arène, un peu à gauche d'une des panthères et plutôt dans la direction du lion — maintenant je dois me baisser lentement...; en un arc tranquille et simple, avec deux doigts je lève le gant... je me retourne et avec des pas absolument semblables — oh! c'est le point capital! — avec des pas absolument semblables je retourne jusqu'à la grille.

Je suis sûr et certain, c'est l'évidence même, qu'ils ne peuvent rien contre moi. La tête du lion est jaune, crasseuse et fripée... il me regarde maintenant de tout près: il a des yeux chassieux, clignotants et sa gueule rouge est pleine de rides. Je pourrais m'arrêter devant lui et compter les poils de sa moustache. Grande, grave bête! et elle a une odeur lourde. Il a faim, oh! il a faim et il est exaspéré — pauvre, pauvre lion affamé! Il m'observe. Si l'un de mes pas devenait d'un demi pouce plus long que l'autre: si je lui tournais le dos une seconde plus tôt qu'il ne faut et si ma main se mettait à trembler d'un cheveu — ou un battement des paupières aussi léger que celui des ailes d'un moustique: — il sauterait sur moi, déchaîné comme un ressort détendu et, avec un seul claquement de ses dents, réduirait ma tête en une pulpe informe.

Mais cela, je le sais. Pauvre, stupide, stupide lion!

Je sais cela. Maintenant, je ramasse le gant...: tout à fait lentement et tranquillement. Mes yeux, je dois les clouer sur l'arène et, avec des mouvements semblables aux précédents, il faut que, dans un balancement léger, je me redresse.

Gant noir avec trois boutons. Je te connais! Quand je me serai déjà dressé tout droit, alors ton parfum frappera mes narines: je sais quel est ce parfum: "Coeur de Jeanette". Cela, je devrai bien le vérifier tout à l'heure, spécialement.

Maintenant je tourne le dos à l'autre panthère. Je dois avancer encore plus lentement que je ne l'avais décidé tout à l'heure, car elle a fait un mouvement pour retirer ses pattes de velours, oh! l'idée d'un mouvement seulement! une touche silencieuse! et ses brillantes griffes d'agate, elle les a levées légèrement dans l'air. A l'instant prochain, si jusque-là je peux encore le vouloir, si je peux vouloir avec la même tension ce silence mortellement noir tout autour... si jusque-là, dans le cinquième compartiment de la deuxième loge, cette jeune fille de Catania, à la bouche ouverte et grimaçante, ne se met pas à hurler... si je ne bute pas contre ce petit tas de sable ici, devant mes pieds, et si Sa Majesté ne lâche pas ce gland de velours qu'elle a saisi, les doigts crispés, en me voyant descendre... alors l'instant prochain j'atteindrai la grille.



Lentement, tranquillement, je monte les escaliers.

Des hurlements confus grouillent, ululent de tous côtés. Il faudrait aussi montrer comme je suis calme.

Qu'est-ce que c'est? Au-dedans, c'est le silence. Je crois que je ne respire plus et que, peut-être, je ne respirerai plus jamais. Comme c'est bon. Ce calme. Cette paix. Maintenant ce sera ainsi pour toujours.

Et tous ceux-ci, autour, avec leurs beuglements. Je vois des bouches ouvertes et moisis, telles des tombeaux, et des mains qui gesticulent, mais je n'entends pas un mot. Maintenant mon visage est de nouveau envahi par le sang; c'est bon aussi. Je dois monter dans la deuxième rangée des loges; ce sera encore long, avant que j'y arrive. J'ai, ici, dans ma main, le gant, et parmi les voix dissonantes, le parfum rêveur "Coeur de Jeanette" doucement, avec une poussée douloureuse, se heurte contre mon âme.

Là-haut, au sommet de l'estrade, au milieu de la grouillante pelote bigarrée, les joues en flammes, les lèvres entrouvertes, la femme m'attend: — je porte le gant!

Je porte le gant. Elle aussi, sent le même parfum que ce gant-là — ô, Coeur de Jeanette, toi, si doux, toi, si tendre! Ses seins aussi avaient le même parfum, et c'était un tel parfum qu'avaient ses yeux aussi dans les lancinantes, crépusculaires chambres. En somme, que faudrait-il faire à présent? S'agenouiller devant elle, peut-être, et embrasser le pan de sa jupe noire et sangloter, ici, devant la tournoyante, enchevêtrée, bigarrée foule de sots, comme si nous étions seuls. Ou, peut-être, te tendre à elle, sans dire un mot, toi! gant noir, noir drapeau! — et retourner, taciturne, parmi les panthères et se coucher... ou embrasser sa main dégantée, comme... quand nous étions assis seuls, dans la douce pénombre de la loge... jadis... jadis... hier. Sa tendre main parfumée, sa caressante main... ses parfumés, tendres genoux, ses bons genoux. — — — Oh! ennui! ô silence! Comme tout cela est loin! D'où suis-je venu?

Elle voulait me tuer. Je le savais depuis longtemps; j'en riais. Elle aurait pu me tuer par l'amour: enlacer ses bras autour de mon cou et m'étrangler.

Mais il lui fallait cela; elle aurait vu ma chair glissante, déchiquetée par les fauves et elle aurait vu jaillir mes entrailles — et le long de son horrible corps auraient serpenté toutes sortes d'excitations... le long de ses cuisses... grâce à cette vision... et elle aurait pu s'écrouler enfin sur mon cadavre sanglant et déchiré pour m'embrasser en une crampe sauvage, en glapissant... pour crier, se lamenter, délirant, — que je suis mort pour elle... Oh! dégoût! Oh! ennui!

Qu'est-ce que c'est? Comme une musique... quelque part... au loin... Je ne suis pas encore là-bas!...

Oui, elle se serait couchée sur mon corps sanglant et elle aurait enlacé le corps qu'elle avait repoussé avec un rire chatouilleux, quand il vivait encore. Elle voulait me tuer. Avec sa main charnue, inquiète, elle voulait fouiller dans ma destinée. Ma destinée, dont la symphonie me parvient maintenant comme la musique des mers lointaines.

Stupide. Nullité. Femme. Stupide convulsion des corps. Stupide convulsion des désirs. ... Stupide!

Je viens de l'abîme, du silence infini, et je viens du seuil de l'inconnu, du côté des fleuves inconnus, — et elle, avec des désirs spasmodiques, avec les battements minuscules de ses mains minuscules, m'attend là-haut sur le sommet poussiéreux de l'estrade. Elle veut m'embrasser. Elle veut m'enlacer avec ses bras. Elle veut m'enlacer avec ses jambes. Elle veut être ardente pour moi, elle veut pousser, presser, enfoncer en moi une corrompue, dense chaleur — en moi! émergé à peine des grottes de glace de la sourde Tranquillité! Femme. "Démoniaque, fatale, dangereuse femme"! Tellement ridicule....

Où étais-je? Où suis-je?... Quelque part on a brisé une fenêtre et maintenant l'air froid fouette les arides, ardents couloirs. En courant, l'horizon bosselé se recule dans le lointain et les champs solitaires s'élargissent dans l'infini. Loin aussi, les forêts de hêtres inondent les chaînes des montagnes. Avec les douleurs d'un enfantement, la lourde crampe s'est dénouée comme un noeud et maintenant viendra le sourd, l'heureux repos. Tranquillité et paix! Liberté, force et l'océan des vérités: solitude!

Puisque au-dessus de cet enchevêtrement c'est la cloche pure du ciel qui se répand!... puisque les étoiles paisibles attendent et observent dans la douceur des espaces, comme jadis, au-dessus de la cour de la maison paternelle...! Pouvais-je l'oublier? Je suis une mer solitaire et l'heureuse, la libre, la mortelle solitude m'a entouré.

Triomphante musique des mers lointaines — froide et douce musique après les accords confus et voluptueux! Oh! je te comprends! Oh! j'y vais!...

Qui est cette femme? Qu'est-ce qu'elle veut avec son visage déformé, ses yeux fiévreux? Je viens de l'autre côté. Qu'est-ce que c'est que ce rat noir, chaud, puant, qui se débat dans ma main?... Jetez-le à la figure de cette immonde! Elle voulait m'assassiner!

Stupide femme. Gardez la récompense!

*Frédéric KARINTHY*

(Traduction de Jean Petrik)